

## Prologue

*Août 1963*

Il arrive par le fleuve. Se faufile dans mon jardin sans prévenir. Assise dans le bosquet de camélias qui surplombe l'estuaire, j'attends le coucher du soleil en observant deux huîtres au bord de l'eau, tout en essayant de déterminer qui assassinera le major Palgrave. Le clapotis des flots me berce et m'endort; je n'ai pas vu la barque se diriger vers le ponton.

— Madame Christie?

Son ombre enveloppe mon visage. Mes yeux s'ouvrent d'un seul coup.

— Qui êtes-vous?

Je me penche en avant. Le contre-jour m'empêche de discerner ses traits. Est-ce que je le connais? Il est grand, svelte, avec une épaisse chevelure noire. Il porte un short de tennis et ses jambes scintillent, couvertes de gouttelettes d'eau.

Il tend la main et s'avance vers moi. Dans le mouvement, il s'écarte du soleil couchant qui vient m'aveugler de son éclat ardent. Alors que je cligne des yeux pour dissiper une nuée de halos verts, il prononce son nom en avalant les syllabes. C'est un nom d'il y a longtemps. Un nom au parfum de cigarettes turques et de vents chauds du désert.

— Pardon de débarquer ainsi...

Sa voix est douce, comme celle d'un docteur qui s'apprête à annoncer une mauvaise nouvelle.

— Il fallait que je vous voie. Vous êtes la seule à pouvoir m'aider.

Je reste silencieuse. J'entends les cris des huîtres, leurs pépiements qui ricochent sur l'eau. Il vient pour entendre l'histoire que j'ai juré de ne jamais écrire. Un mystère qui a débuté il y a plus de trente ans, lorsque je suis montée à bord de l'Orient-Express à destination de Bagdad.

Il se rapproche. Il faut que je trouve quelque chose à dire, n'importe quoi, pour me tirer de cette situation. Je lui demande s'il est conscient de se trouver sur une propriété privée. Puis je baisse les yeux sur la parcelle de pelouse qui nous sépare et ajoute que, de toute façon, je n'ai pas la moindre idée de ce dont il parle. Mes paroles ne sonnent pas très convaincantes, même à mes propres oreilles.

Il en sait déjà suffisamment pour avoir retrouvé ma trace et pris le risque de venir jusque dans mon jardin pour me piéger. Serait-ce mal si je lui parlais? Faut-il à tout prix tenir une promesse lorsque la personne à qui on l'a faite n'est plus de ce monde?

— Je vous ai apporté une photo.

Sa main disparaît dans le sac glissé sur son épaule et en ressort avec l'indice. Pièce à conviction n° 1 : moi il y a trois décennies. Quand j'avais encore une taille et que je pouvais nager sans le moindre complexe vêtue d'un gilet en soie rose et de deux culottes superposées. Je souris sous la frondaison d'un arbre, le bras passé autour de Katharine qui fixe l'objectif avec ce regard audacieux et interrogateur qu'elle m'avait lancé lors de notre première rencontre. Nous sommes enveloppées dans des serviettes, pudiques, mais nos cheveux plaqués sur le crâne révèlent que nous venons

tout juste de remonter les berges de l'Euphrate, invisible sur ma gauche.

Je retourne la photo. Les pattes de mouche méticuleuses de Katharine ont griffonné la date : « décembre 1928 », ainsi qu'une légende : « Agatha et moi en Mésopotamie ». Je reviens vers l'image. Mes oreilles se mettent à bourdonner – ça m'arrive souvent, ces derniers temps, quand ma pression artérielle augmente brusquement – et je sens les battements de mon cœur.

— Ça vous dit quelque chose ?

La voix de l'homme trahit une certaine impatience. Comme s'il craignait que la vieille ait embrumé mon cerveau. Pas étonnant s'il m'a vue assoupie, la bouche ouverte. Je pourrais facilement jouer là-dessus et le renvoyer chez lui avec quelques anecdotes frelatées sur mes voyages au Moyen-Orient. Mais en fait, je me souviens de cet après-midi de décembre aussi nettement que si c'était hier. Même après toutes ces années, l'onde de choc de ce qui s'est passé ce jour-là dans le désert est toujours perceptible. Et quelque chose dans les yeux de Katharine – cette insolence courageuse – me met au défi de dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité.

— Quand avez-vous compris ?

Je lui rends la photo.

— Il y a quelques mois. Je vous ai écrit mais vous n'avez pas répondu.

Je secoue la tête.

— Je suis désolée. Je reçois beaucoup de courrier. J'ai une assistante qui...

Il balaie mes excuses d'un geste de la main.

— Aucune importance. Mais je devais vous parler. Vous me comprenez, n'est-ce pas ?

Il hésite. Se mord la lèvre.

— Je peux m'asseoir ?

J'inspire profondément. J'ai besoin de temps pour réfléchir.

— Allons à la maison, voulez-vous? Vous prendrez bien un peu de thé et des gâteaux?

Je saisis ma canne et me hisse du banc de bois. Mais il fouille encore dans son sac.

— Il y en a une autre, mais rien n'est écrit à part le lieu et la date. Je pensais que, peut-être, vous...

Sa voix se perd, il cligne des yeux en me tendant la photo, comme si la voir lui était trop insupportable.

Ce cliché-là est davantage usé par le temps. Le coin droit a été corné puis redressé. Le noir et blanc très net s'est dégradé pour virer au sépia. Les mots tracés en bas se sont eux aussi estompés: «Lido de Venise – avril 1928».

Un groupe d'hommes et de femmes. Ils sont jeunes, bronzés, et prennent la pose.

Ils forment un demi-cercle et sont assez proches pour que leurs bras et leurs jambes se touchent. Nancy est au centre, à gauche. Ses cheveux noirs ondulés sont à moitié couverts par un béret à rayures. Ses yeux ont une expression intense, en contradiction avec sa tenue décontractée: knickers et chemisier en lin. Elle paraît minuscule à côté de l'homme musclé à sa droite, qui serre sa main et a posé son autre main sur l'épaule d'une femme souriante en kimono.

À l'extrémité du groupe, un homme vêtu d'un peignoir en tissu éponge, chaussé de mocassins à boucle en toile. Il se tient de profil, ne regarde pas l'objectif mais ses amis. Il est si grand qu'il peut voir par-dessus la tête des autres. Son visage est séduisant, mais de sa bouche et de ses yeux émane quelque chose de fanatique, presque de cruel. C'est peut-être une illusion due à la photo mais son regard semble dirigé vers Nancy.

— Vous savez qui sont ces gens?

Je pourrais dire que je n'en ai aucune idée. Je ne figure pas sur la photo et, au printemps 1928, j'étais à des centaines de kilomètres de là, en train de m'humilier dans un tribunal londonien. Je ferme les yeux pour effacer l'image, mais ce visage – ce visage-là – est gravé à l'intérieur de mes paupières. Même aujourd'hui, après tout ce temps, il me transperce comme un tesson de verre.

— Vous reconnaissez quelqu'un ?

Je me suis trahie. Si je lui réponds par un mensonge, il le saura. Mais si je dis la vérité, alors je devrai tout avouer. Y suis-je prête ?

— S'il vous plaît.

Il me prend la main. Sans la presser. Son toucher est aussi doux que sa voix.

— Si vous pouviez me dire quelque chose, n'importe quoi... Vous savez, toute la famille a disparu, personne n'est au courant.

*Tu dois lui dire.*

D'où vient cette voix ? Ce n'est pas Katharine... Ce n'est pas Nancy... Une voix d'homme : celle que j'avais essayé d'oublier, il y a des années de cela, quand j'étais montée à bord de l'Orient-Express.

*Il y avait une sœur. Et maintenant, peut-être, un frère. Tu n'as pas le droit de l'en priver. Rappelle-toi ce que cela a fait à Rosalind...*

Oh, comme c'est cruel... utiliser ma propre fille pour aiguillonner ma conscience.

Je retourne à la maison, fais signe à l'homme de me suivre. Il me rattrape à grandes enjambées. Son sourire ferait fondre le cœur de n'importe quelle femme. J'ai environ dix minutes pour déterminer ce que je suis prête à lui dire.

*Londres, octobre 1928*

Peut-on être hanté par ceux qui ne sont pas encore morts ? Au cours des semaines qui suivirent le divorce d'Agatha et Archie Christie, une partie fantomatique de son ex-mari semblait la suivre partout. Assise dans une maison vide, elle entendait ses pas dans la cage d'escalier. En se réveillant la nuit, elle sentait le poids de son corps dans le lit. En ouvrant sa penderie, elle respirait l'odeur familière du savon à raser et des cigarettes, alors même que ses vêtements avaient depuis longtemps disparu. Comme si ses sens avaient pris part à une conspiration visant à la pousser à bout.

Le voyage en Orient-Express était sa tentative de faire disparaître à tout jamais le fantôme d'Archie. Elle avait annoncé à tout le monde – elle s'en était même convaincue – qu'il s'agissait de simples vacances. Mais, pour la première fois de sa vie, elle voyagerait seule à l'étranger. Tout ce qu'elle ferait dans les deux prochains mois dépendrait entièrement de son choix. Elle découvrirait si elle en était capable. Si elle pouvait supporter de vivre seule.

Agatha savait à quel point elle avait de la chance de disposer du temps et de l'argent nécessaires pour cette évasion.

Elle venait de rendre le manuscrit définitif des *Sept Cadrans* à son éditeur, rien ne l'obligeait à rester en Angleterre pour commencer son dixième roman. À l'origine, elle avait prévu de prendre un bateau pour les Antilles et la Jamaïque mais, quelques jours avant son départ, un incident l'avait fait changer d'avis.

Invitée à un dîner à Mayfair, elle avait failli partir quelques minutes après son arrivée à cause d'une conversation qu'elle n'avait pu s'empêcher de surprendre. Tandis que des rafraîchissements étaient servis dans la véranda, une femme dissimulée par une fougère géante avait prononcé son nom. Deux autres voix féminines avaient poussé des exclamations incroyables.

— Si! soufflait la première. Je suis sûre que c'est elle!

— Cette femme qui a simulé sa propre mort?

— Et a prétendu, ensuite, être amnésique?

Agatha s'était calée contre le tronc de la fougère arborescente. Elle aurait voulu disparaître.

— On dit qu'elle a fait ça pour vendre plus de livres...

Une pause. Puis:

— J'ai lu quelque part... dans le *Daily Mail*, je crois, que les recherches menées par la police avaient coûté une fortune aux contribuables.

— C'est surtout son mari qui me fait de la peine.

— On raconte qu'il avait une maîtresse...

— Je me demande pourquoi elle a choisi de disparaître dans une ville au beau milieu de nulle part.

— Aucune idée. Mais après un coup pareil, je suis surprise qu'elle ait le culot de se montrer!

Agatha aurait voulu s'enfuir mais elle était cernée par les convives.

La tête baissée, elle avait réussi à rallier le couloir. Si elle arrivait à atteindre la porte d'entrée sans croiser la maîtresse de maison, elle pourrait s'échapper, incognito. Mais, alors

qu'elle traversait le couloir, quelqu'un qui descendait les escaliers l'interpella :

— Madame Christie!

Elle s'était retournée et avait vu un homme grand aux cheveux gris qu'elle ne reconnaissait pas. Sans cesser de lui sourire, il avait sorti quelque chose de la poche de sa veste.

— Seriez-vous assez aimable pour me signer ceci?

Agatha lui avait lancé un regard soupçonneux.

— C'est pour ma mère. Elle est clouée au lit et elle adore vos livres. Elle serait ravie que je lui offre cet exemplaire dédié.

C'était *Le Secret de Chimneys*. Tandis qu'elle éventait l'encre de la main pour la faire sécher, il lui avait dit à quel point il avait lui aussi aimé ce roman. Ensuite, sans même s'en apercevoir, elle s'était retrouvée dans la salle à manger, assise entre l'inconnu et la maîtresse de maison.

C'était un militaire qui avait été en poste en Irak. Bientôt, leur conversation avait tourné autour des découvertes réalisées par l'archéologue Leonard Woolley dans la ville d'Ur et des trésors que les fouilles avaient révélés.

— J'ai toujours été fascinée par l'archéologie, avait-elle déclaré. Je vous envie d'avoir vécu là-bas. J'aimerais tant visiter Bagdad.

— Oh, vous devriez ! Il vous suffit de prendre l'Orient-Express.

Ses mots avaient eu un effet presque magique. Elle lui avait raconté la première fois qu'elle avait vu ce train. Encore enfant, elle était partie avec sa mère vivre en France avant la guerre. Elle se rappelait encore le convoi bleu et or, les hommes et femmes arpentant le quai avec une expression ravie, accueillis par des stewards immaculés postés à l'entrée de chaque voiture. Et les bourriches d'huîtres scintillantes sur un lit de glace, les gros morceaux de lard suspendus à des crochets, les caisses de fruits chargées à bord.



Le lendemain du dîner, Agatha s'était rendue chez Cook et avait annulé ses billets pour les Caraïbes. Il lui avait fallu moins d'une semaine pour régler les visas pour la Syrie et l'Irak et, le week-end suivant, elle montait dans le train qui la conduirait de Londres vers Douvres, la première étape de son voyage.

Charlotte, son amie et assistante, l'avait accompagnée jusqu'à la gare. Elle estimait peu judicieux pour une femme de voyager seule au Moyen-Orient, mais elle connaissait suffisamment Agatha pour ne pas s'évertuer à l'en dissuader. Au moment de lui dire au revoir, elle l'avait mise en garde contre les hommes qu'elle risquait de rencontrer à Bagdad.

— Sois prudente! Avec des yeux bleus comme les tiens, les têtes vont se retourner...

Agatha avait souri à cette tentative maladroite mais bienveillante de la réconcilier avec son image. Le jour de son mariage – qui semblait remonter à un siècle –, Archie l'avait complimentée sur ses yeux incroyables, couleur du ciel par-delà des nuages d'orage. Une fois la cérémonie terminée, alors qu'ils sortaient de l'église, il lui avait serré le bras et glissé à l'oreille: « Promets-moi une dernière chose, tu veux? Promets-moi de rester toujours belle. »

Elle avait ri et l'avait embrassé.

— Croix de bois, croix de fer. Mais, si je ne l'étais plus, tu m'aimerais quand même, n'est-ce pas?

Il avait cessé de sourire.

— Peut-être... peut-être bien, oui. Mais ce ne serait pas *tout à fait* pareil.

Il fallait croire qu'elle n'avait pas tenu promesse. Pour quelle raison, se demandait-elle, avait-elle cessé d'être belle à ses yeux? Parce qu'elle avait eu un enfant? Parce qu'elle n'avait pas réussi à perdre les deux ou trois kilos hérités de sa grossesse? Ou était-ce simplement que l'amour avait

aveuglé son mari et qu'il s'était réveillé, un beau matin, en estimant qu'il méritait mieux ?

— N'oublie pas mes babouches ! avait crié Charlotte quand le train s'était ébranlé.

Agatha avait fait signe par la vitre baissée, la fumée lui remplissant les narines. Pour elle, c'était une bonne odeur. Une odeur excitante. Elle tournait une page. Agatha Christie, épouse, était sur le point de devenir Mary Miller, aventurière.

\*\*\*

Le soleil du matin perçait les rideaux de dentelle du deuxième étage du 6, Connaught Mansions, parsemant de taches la pile de valises en cuir vert sur le lit de Nancy. Elle prit deux cartons à chapeaux sur l'étagère de sa penderie et les posa sur ses bagages. Puis elle se mit à la fenêtre. Dans le parc, en contrebas, les allées et venues des passants avaient déjà commencé. Deux nourrices en uniforme coiffées de chapeaux de paille noirs et brillants manœuvraient leurs poussettes à travers des tourbillons dorés de feuilles mortes. Un laitier sur une charrette cria quelque chose de l'autre côté de la grille et l'une des femmes se retourna, sourit et secoua la tête. Quelque part, un chien aboyait dans les buissons et des canards émergeaient du lac en cancanant. Au loin, Nancy aperçut le palais de Buckingham, l'Union Jack flottant dans une légère brise de nord-ouest. Elle ne reverrait plus jamais ce panorama.

Avec ces valises empilées sur son lit, sa chambre avait l'air lugubre. La coiffeuse était débarrassée de tout son attirail familial : flacons de parfum aux couleurs vives, brosse à cheveux en argent, peigne et miroir de poche, bocaux en cristal remplis de poudres et de crèmes. Et la précieuse photo se trouvait dans son sac à main, enveloppée dans un

foulard rongé par les mites. Quand elle avait sorti le carré de soie à imprimé de plumes de paon, elle avait perçu une légère odeur de muguet. Le foulard avait appartenu à sa mère et gardait encore la trace de son parfum préféré. Pour Nancy, c'en était trop. Les larmes qu'elle avait retenues s'étaient déversées d'un coup. La tête enfouie dans son oreiller, elle entendait la voix de sa mère : *Allons, ma chérie, une vraie dame devrait toujours être capable de se contrôler.*

Bientôt, elle descendrait dans la salle à manger où elle retrouverait l'homme qu'elle avait décidé de quitter pour toujours. Il serait assis à table, derrière son exemplaire du *Financial Times*. Il lui jetterait un regard distrait quand elle passerait devant lui. C'est seulement lorsque Redfern apporterait le breakfast – œufs pochés, saucisses, champignons et bacon – qu'il condescendrait à poser son journal. Tout en mangeant, il lui demanderait sans doute ce qu'elle comptait faire de sa journée. Comme il n'écoutait jamais ses réponses, elle n'aurait aucun mal à lui servir le mensonge qu'elle avait préparé. Puis il se rendrait dans son club sans se douter qu'elle s'apprêtait à partir à l'autre bout du monde.

Quand il s'apprêterait à déjeuner, elle aurait déjà pris le train pour Douvres. Au moment où il rentrerait à la maison, elle serait déjà arrivée en France. Elle sortit de son sac les billets qu'elle avait achetés en mettant en gage le collier de diamants et les boucles d'oreilles dont elle avait hérité le jour de ses vingt et un ans. Oui, ce qu'elle avait préparé était *vraiment* sur le point de se produire. Le jour était venu et elle était déterminée à monter dans ce train. C'était la seule solution. Ce soir, elle dormirait dans un pays étranger. Et, d'ici la fin de la semaine, elle se trouverait à Bagdad.

À quoi la vie dans un tel endroit pouvait-elle bien ressembler ? Nancy n'en avait aucune idée. Tout ce qu'elle

savait, elle l'avait glané dans les journaux et les lettres envoyées par sa cousine. Dans ses rêves les plus fous, elle n'aurait jamais envisagé de s'installer dans une ville en plein cœur du désert. Mais où pourrait-elle aller, sinon ? Qui d'autre pourrait bien l'accueillir ?

Son regard se posa sur les deux nourrices qui bavardaient à présent, assises sur un banc. Avec un soupir exaspéré, elle se détourna de la fenêtre et fourra la main dans son sac. Le linceul de soie glissa jusqu'au sol quand elle prit la photo. Il était là, sous ses yeux. À sa vue, elle sentit son ventre se nouer.

— Je t'en prie, viens, murmura-t-elle. Je t'en prie, ne me laisse pas faire ça seule.

\*\*\*

À l'autre bout de Londres, une femme coiffée d'un chapeau d'où s'échappaient quelques mèches de cheveux blonds gravissait le perron du British Museum. Elle tenait sous le bras un exemplaire du *Daily Express* acheté en toute hâte à un kiosquier. Elle n'avait pas pour habitude d'acheter le journal et, en temps normal, ce n'est pas celui-ci qu'elle aurait choisi. Mais le gros titre qui s'alignait à la devanture du kiosque l'avait propulsée dans la rue : L'ÉNIGME DU SUICIDE DU JEUNE MARIÉ.

Katharine avait été incapable de regarder le garçon en lui tendant les pièces, craignant que sa photo ne soit reproduite à la une. Dès qu'elle fut hors de vue, elle ouvrit le *Daily Express*. Le vent soufflait dans les pages, rendant la manipulation difficile. Elle vit la photo de Bertram dans son uniforme de régiment. Après seulement deux paragraphes, l'article se poursuivait à la page suivante. Impossible de le lire dans la rue. Elle devrait attendre d'être de nouveau dans le musée.

Le portier la salua de son habituel :

— Bonjour, madame Keeling.

Les coins de sa moustache semblable à celle d'un morse se relevèrent dans un sourire. Elle acquiesça et détourna le regard. Avait-il vu le journal? Apprendrait-il la nouvelle? Les porteurs en discuteraient-ils autour de leur thé du matin?

Elle baissa la tête et se dirigea vers un endroit où elle se savait à l'abri de tout regard indiscret. Au sous-sol du British Museum, une caverne d'Ali Baba remplie d'antiquités en attente de catalogage, se trouvait un bureau partagé par l'équipe de fouilles archéologiques de Mésopotamie. Elle pria pour que personne ne s'y trouve à une heure aussi matinale.

À son grand soulagement, la pièce était vide. Elle se laissa tomber sur une chaise et étendit le journal sur la modeste table parsemée de fragments de céramique et de perles provenant de colliers enfouis dans le sable du désert depuis des milliers d'années.

Il n'y avait pas de portrait d'elle en page intérieure, mais une autre photo de son défunt mari prise plus récemment, en Égypte. Il se trouvait parmi un groupe d'hommes assis dans la cour du bâtiment qui avait été son quartier général au Caire. Son sourire transperça le cœur de Katharine; un flot de culpabilité se déversa en elle. Elle qui était encore vivante alors qu'il était mort; elle qui avait transformé le sacrement du mariage en une condamnation à mort.

Les yeux brûlants, elle parcourut le texte, horrifiée par le plaisir évident avec lequel le journaliste racontait cette terrible histoire. Bertram était mort depuis presque cinq ans mais la procédure judiciaire avait mis longtemps à suivre son cours. On l'avait prévenue qu'elle pourrait être amenée à témoigner lors de l'enquête – chose qu'elle redoutait par-dessus tout – mais, en fin de compte, elle n'avait pas eu

à comparaître en personne. Le coroner avait accepté son témoignage écrit.

Le verdict était le suivant : le colonel Bertram Keeling s'était suicidé dans un moment de folie. L'article attirait l'attention sur le fait qu'il avait servi sa patrie avec bravoure pendant la Grande Guerre. Tant d'hommes étaient revenus brisés de ce conflit. C'était facile d'attribuer ce drame aux conséquences de la guerre, mais ce n'était pas à cause d'elle que Bertram s'était tiré une balle. Katharine le savait et, à l'évidence, le journaliste le soupçonnait. Le verdict du coroner étant finalement assez décevant, son article était parsemé d'insinuations sournoises sur la véritable raison pour laquelle un homme marié depuis seulement six mois pouvait décider de mettre fin à ses jours.

Personne ne devinerait jamais la vérité, Katharine était la seule personne en vie à la connaître. Le médecin – cet homme stupide, tellement stupide – était mort quelques semaines après Bertram, du choléra ou du typhus ou d'une autre maladie de ce genre. Châtiment divin, pourrait-on dire.

Katharine referma le journal et le jeta dans une poubelle, dans un coin du bureau. Elle parcourut les rayonnages remplis de livres, préleva trois minces volumes qu'elle glissa dans son sac. Dix minutes plus tard, elle était de nouveau dehors, descendait les marches du musée et hélait un taxi. Dans une heure, elle serait dans le train qui l'emporterait loin des journalistes curieux et de leurs lecteurs obscènes.

Dans le taxi, elle ferma les yeux et fit resurgir le paysage désertique qui lui manquait tant ; ces vastes étendues ininterrompues de sable et de ciel d'un bleu céruléen ; l'odeur des feux de bois et de la viande épicée ; les sonorités ondoyantes de l'appel à la prière au lever du soleil. La semaine prochaine, à la même heure, c'est là qu'elle se trouverait.

Bien sûr, il lui faudrait d'abord régler cette autre affaire : le mariage à Bagdad. À cette pensée, un frisson lui parcourut le dos, comme si quelqu'un venait de marcher sur sa tombe.

Après la mort de Bertram, elle n'aurait jamais imaginé se remarier. Mais les personnalités influentes qui finançaient les fouilles ne lui avaient pas laissé le choix : si elle voulait continuer à travailler sur un chantier rempli d'hommes, le mariage était une obligation.

Elle avait accepté la proposition de l'archéologue en posant une condition cruciale : que leur union ne soit pas consommée. À sa grande surprise, il avait accepté après une brève hésitation. Sans doute se croyait-il capable de la faire changer d'avis une fois qu'il lui aurait passé la bague au doigt.

*Pauvre imbécile.* Elle entendit la voix de Bertram aussi clairement que s'il était assis à côté d'elle. Si elle avait su... Si seulement elle avait consulté un médecin *avant* leur nuit de noces...

— Où est-ce que je vous dépose, mademoiselle ? Dans un chouette endroit, j'espère ?

Le chauffeur de taxi l'arracha à ses pensées.

— Au Moyen-Orient. En Mésopotamie, pour être précise.

— Eh ben... Vous pouvez aller aussi loin en partant de Victoria ?

— Absolument. En prenant le train pour Douvres puis l'Orient-Express à Calais, qui vous emmène jusqu'à Damas. Ensuite, un autocar traverse le désert et vous dépose à Bagdad.

— Et ça prend combien de temps ?

— Seulement cinq jours.

Cinq jours et nuits. Moins de cent heures à être éveillée. Ça lui laissait peu de temps pour trouver un moyen d'empêcher ce nouveau mari de partager son lit.